

## La science en trois dimensions : tentative de lecture « habermassienne » des enjeux liés à la médiatisation scientifique

Claudine DUCOL

Journaliste  
Maître de conférences  
Université François-Rabelais  
de Tours, membre de l'équipe  
d'accueil CEDP  
[claudine.ducol@univ-tours.fr](mailto:claudine.ducol@univ-tours.fr)

Les relations entre sciences et médias sont loin d'être pacifiées. Plusieurs faits récents témoignent de la persistance de relations difficiles marquées du sceau de la méfiance. Ainsi, *Prescrire*<sup>1</sup>, une revue qui se définit comme un outil de formation permanente destiné aux professionnels de la santé, consacre son éditorial de décembre 2004 à une initiative britannique qu'elle aimerait bien voir se développer en France. Dans ce pays, le service national de santé a confié à un organisme national public d'évaluation médicale, le Center for Reviews and Dissemination<sup>2</sup>, la mission de « surveiller » la presse.

L'opération, baptisée *Hitting the headlines*<sup>3</sup> consiste à pointer les gros titres de Une d'une dizaine de quotidiens de diffusion nationale, à en choisir certains, et à procéder à une analyse critique<sup>4</sup> de l'information délivrée aussi bien par les journaux que par les chercheurs.

Le recadrage ainsi opéré est plus ou moins important. Pour ce qui concerne les médias, il « corrige » le défaut majeur que les scientifiques pointent le plus souvent dans la presse : celui de ne tenir compte que des résultats de la recherche et non de sa méthodologie. La revue *Prescrire* cite cet exemple : « En janvier 2004, six quotidiens nationaux britanniques annonçaient que les rayons X émis lors des radiographies seraient à l'origine d'environ 700 cas annuels de cancers en Grande-Bretagne. À la source de cette

information, un article publié dans la revue *The Lancet*, mentionnant dans son résumé l'estimation de "700 cas annuels de cancer", présentait un mode de calcul théorique du risque de cancer après exposition aux rayons X, faisant notamment appel aux données japonaises sur les effets cancérigènes des rayonnements radioactifs chez les survivants de la bombe atomique. Le compte rendu de "Hitting the headlines" souligne dans ce cas le caractère théorique et incertain, admis par les auteurs de l'article du *Lancet* eux-mêmes, des chiffres impressionnants des gros titres de la presse ».

Autre fait significatif qui témoigne d'une nouvelle recherche de « sanctuarisation » de la science : la création, par des scientifiques américains et européens, d'un blog sur le climat dont l'objectif est de fournir des données techniques sans la moindre contextualisation politique ou économique sur des sujets portant à vives controverses et dont on sait l'importance pour l'avenir de la planète. « *Discuter des implications politiques et de science dans un même forum encourage un débat qui met à égalité vos opinions scientifiques et votre vision philosophique du monde, ce qui est l'antithèse de la science* », estime l'un de ses promoteurs, Gavin Schmidt, un scientifique de la NASA<sup>5</sup>. Début janvier 2005, le site aurait déjà reçu la visite de 50 000 internautes. Hervé Morin, journaliste au *Monde*, note que cette initiative a été accueillie favorablement par les grandes revues scientifiques. Seule la revue *Nature* a émis une réserve d'importance : « *Il leur faudra s'assurer, a-t-elle lancé à l'égard des climatologues, qu'ils ne survoient pas leurs propres opinions lorsqu'ils commenteront des thèmes de recherche où les scientifiques sont divisés.* »

Le collectif « Sauvons la recherche » qui, à l'automne 2004, a pourtant fait appel aux citoyens pour défendre des laboratoires selon lui menacés, n'a pas non plus fait preuve d'une grande audace sur la nécessaire mise en débat des usages de la science. Le rapport de synthèse des États généraux de la recherche a même tenu à délimiter un périmètre de sécurité autour de l'activité scientifique : « *Les citoyens attendent de la science la solution à des problèmes sociaux de toute nature : le chômage, l'épuisement du pétrole, la pollution, le cancer... Le chemin qui conduit vers la réponse à ces questions n'est pas aussi direct que veut le laisser croire une vision programmatique de la recherche [...] La science ne peut fonctionner qu'en élaborant elle-même ses propres questions, à l'abri de l'urgence et de la déformation inhérente aux contingences économiques et sociales.* »

Cette vision d'une science au-dessus de tout soupçon, « positivement<sup>7</sup> » objective, autonome dans ses démarches, ses enjeux et sa communication, paraît bien obsolète dans un monde incertain. Peut-on raisonnablement penser, comme l'avance la revue *Prescrire*, que les analyses critiques de *Hitting the Headlines* s'offrent comme « une

*opportunité de dialogue entre les professionnels et leurs patients sur les informations médicales qui font les gros titres des journaux, en les aidant très concrètement à prendre du recul et à mieux en apprécier la portée réelle ? »* Tout d'abord, notons qu'il y a une différence de nature entre un résultat de recherche et une information scientifique : « *Sans question, il n'y a pas d'information* », remarque très justement le sociologue Claude Thiaudière<sup>8</sup>. Ensuite, l'information scientifique, pour être reçue, comprise ou tout simplement appréciée est étroitement dépendante du contexte de sa réception.

Dans une précédente étude<sup>9</sup>, nous prenions l'exemple d'un article du *Monde* intitulé : « Le mystère de la vache folle » et sous-titré : « Cette maladie est-elle transmissible à l'homme ? » (publié le 30 mai 1990) qui n'avait pas provoqué dans l'opinion publique l'émoi qu'une telle information allait engendrer quelques années plus tard. Nous faisons alors l'hypothèse d'une rupture introduite dans la réception de l'information scientifique par l'affaire du sang contaminé. « *Tout se passe, écrivions-nous alors, comme si l'affaire du sang contaminé, en réactivant les mythes fondateurs de l'espèce humaine, avait réintroduit la médecine héroïque et triomphante des Trente Glorieuses dans l'univers incertain et chaotique du drame humain* ». « *Pour qu'une information soit acceptée, il est pratiquement nécessaire qu'elle soit par avance en adéquation avec ce que pense le récepteur, avec sa propre vision du monde* », dit encore Claude Thiaudière<sup>10</sup>, mettant ainsi en avant le phénomène de résonance cognitive si bien décrit par Daniel Bougnoux<sup>11</sup>.

Comment dépasser ce hiatus entre résultat de recherche et information scientifique ? Comment intégrer le questionnement du public dans les débats médiatisés sur les usages de la science<sup>2</sup> ? Comment, tout compte fait, remariage science et société<sup>13</sup> ? Il nous semble important d'interroger cette notion de « vision du monde » dans le cadre de la théorie de l'agir communicationnel de Jürgen Habermas, puis d'examiner, à l'aide de deux cas concrets pris dans le journal *Le Monde*, comment une médiatisation de la science peut s'opérer dans « l'espace public », entendu au sens premier du terme comme un espace de problématisation où se déploient « *les conditions de communication par lesquelles une formation discursive de l'opinion et de la volonté d'un public de citoyens peut être réalisée*<sup>14</sup> ».

Dans son ouvrage *Théorie de l'agir communicationnel*, Jürgen Habermas<sup>15</sup> définit nos rapports au monde dans le cadre d'une théorie de l'action. L'agir téléologique, dont le concept central est la décision, définit un rapport au monde où l'acteur recherche et emploie des moyens dans un but précis. L'agir normatif, dont le concept central est

l'obéissance à des normes, concerne les membres d'un groupe social qui orientent leur action selon des valeurs communes. Enfin, l'agir dramaturgique, dont le concept central est l'auto-présentation, concerne un acteur qui veut donner une certaine image de lui-même.

Dans l'agir communicationnel, « *qui présuppose le langage en tant que médium pour des procès d'intercompréhension* », ces trois rapports au monde vont être présents en même temps et se trouver reflétés comme tels dans des actions langagières (et c'est d'ailleurs parce qu'ils sont médiatisés par le langage que ces rapports au monde vont pouvoir s'instaurer de manière réflexive). « *Les mondes, souligne Habermas, forment dans leur ensemble un système de références supposé en commun dans les procès de communication. Par ce système de références, les participants établissent ce au sujet de quoi une entente en général est possible. En s'entendant mutuellement sur quelque chose, le rapport au monde qu'instaurent les parties prenantes de la communication n'est pas seulement ce rapport au seul monde objectif que suggère le modèle pré-communicationnel dominant dans l'empirisme. Ce à quoi se réfèrent les participants ne se limite nullement à quelque chose qui a lieu, peut se produire ou peut être engendré dans le monde objectif, mais aussi à quelque chose dans le monde social ou dans le monde subjectif* ». Engagés dans un procès d'intercompréhension, les acteurs, afin de négocier des définitions communes de situations, vont être obligés d'élever implicitement et de soumettre trois prétentions à la validité : l'énoncé est vrai (monde objectif), l'énoncé est juste (monde normatif ou social des relations interpersonnelles codifiées par des lois), l'énoncé est authentique (monde expressif ou subjectif des expériences vécues).

Ce « *modèle herméneutique de la compréhension issu de l'expérience quotidienne de la conversation*<sup>16</sup> » est susceptible de se mettre en place chaque fois qu'il y a conflit, impasse et que les acteurs se révèlent capables de mobiliser les ressources du langage pour problématiser en commun les blocages de la communication.

Dans le protocole des Rencontres Délibératives<sup>®</sup> mis au point par le CEDP<sup>17</sup>, un dispositif favorise cette procédure qu'Habermas qualifie « *d'adoption réciproque des perspectives* » afin de s'entendre sur ce qui peut relever, à un moment donné, de l'intérêt général. Le dossier « *information / formation* » mis à la disposition des participants prend bien soin, en effet, de mettre à égalité, dans les sources d'information, ces trois rapports au monde ci-dessus examinés.

Mais ce que nous voudrions montrer maintenant, c'est qu'un journal, parce qu'il réfléchit et « *tient* » sa position de médiateur dans l'espace public, parce qu'il éprouve chaque jour à l'aune des faits sa mission d'informer honnêtement et complètement, peut mettre en scène

implicite ou intuitivement ces trois rapports au monde qui vont permettre de « séculariser » ou de « laïciser » la science, de lui donner dans l'espace public, toutes ses dimensions. « *Les théories scientifiques, dès lors qu'elles entrent dans le monde vécu, laissent à peu près intacts les cadres de notre savoir quotidien, ceux qui s'intriquent à la compréhension que nous avons de nous-mêmes en tant que nous sommes capables de parler et d'agir* », souligne Habermas<sup>8</sup>. Autrement dit, le décryptage d'un gène ne m'apprendra rien sur le fait que je sois à la fois capable d'obéir à des règles et de les transgresser. L'être humain est explicable, mais la logique scientifique est trop pauvre pour rendre compte aussi du fait, qu'en tant qu'être de parole, il est justifiable. « *Aucune science ne fera* », précise encore Habermas, « *que le sens commun, même éclairé par la science, n'ait plus à juger, par exemple, de la manière dont, confrontés aux descriptions bio moléculaires qui permettent à la technologie génétique telle ou telle intervention, nous devons nous y prendre avec la vie humaine anté-personnelle* »<sup>9</sup>.

Prenons le cas du titre sur les rayons X cité en début d'article et épinglé par les scientifiques de la mission *Hitting the Headlines*. Ces derniers ont reconnu que les articles rapportaient avec précision l'étude en question, mais qu'ils ne faisaient pas assez état du caractère hypothétique et incertain des résultats. Mais est-on sûr que cette précision, utile et nécessaire au demeurant, aurait été de nature à calmer une éventuelle angoisse individuelle devant les effets supposés des Rayons X ? Entre la science et les usages de la science, il y a bien... deux autres mondes ! Celui de la norme, et celui de la subjectivité.

En rendant compte du débat parlementaire sur la loi « fin de vie » le 26 novembre dernier, il nous semble que le journal *Le Monde* a bien mis en scène, à l'attention de ses lecteurs, ces trois dimensions qui signent une manière objective, honnête et juste d'informer (voir annexe 2). Le titre « manchette » insiste sur ce qui rassemble : « *Fin de vie : consensus sur le droit de " laisser mourir "* ». Les sous-titres annoncent les trois grands ensembles des pages intérieures.

Premier ensemble, reflet du « monde objectif » :

- L'article « *Fin de vie : une loi va permettre de " laisser mourir "* » détaille précisément, par grands points, le contenu de la loi, ce qu'elle autorise d'un point de vue médical, ce qu'elle va changer pour les malades, leur famille comme pour le personnel soignant (p. 8).

- Un article « *trois questions à ...* » interroge un expert spécialiste de l'éthique médicale (p. 8).

Deuxième ensemble, reflet du « monde normatif » :

- Un article intitulé « *Huit mois de débats en commission ont fait évoluer les avis des parlementaires pour aboutir à un texte apaisé* » explique en effet avec précision le débat sur les valeurs auquel ce texte de loi a donné lieu (p. 8).

- Un éditorial intitulé « *le politique et la mort* », non signé comme il est de tradition au *Monde* puisqu'il reflète la position du journal, salue « *la valeur du sursaut politique* » ainsi manifesté et se félicite d'un projet de loi qui « *prône le dialogue* », reconnaît « *la liberté du malade* » tout en se refusant à autoriser « *l'euthanasie active* » (p. 21).

Troisième ensemble, reflet du « monde subjectif » :

- Un article sur le livre du docteur Chaussoy *Je ne suis pas un assassin*, mis en examen en janvier 2004 pour « *empoisonnement avec préméditation* » à l'égard de Vincent Humbert (p. 8).

- Un reportage-enquête sur toute la page 20 intitulé « *La mort en face* » et relatant le travail et le vécu du personnel soignant dans un centre de soins palliatifs.

Ce dispositif éditorial n'est pas exceptionnel. On peut le voir mis en œuvre dans un autre dossier publié dans l'édition du 16 décembre 2004 et concernant l'amiante. Le monde normatif est représenté par deux articles, l'un sur l'exigence d'un procès pénal, l'autre sur le *lobbying* des industriels de ce secteur. Le monde subjectif est représenté par un article de témoignage au titre évocateur : « *Les responsables, il faudrait les condamner à passer une nuit avec un "amianté" agonisant* » et sous-titré « *Deux veuves racontent la colère de leurs maris* ». Enfin, le monde objectif est représenté par un encadré titré « *Environ 100 000 morts à l'horizon 2025* » et faisant le point sur l'utilisation de l'amiante, sa nocivité et la prévalence de la mortalité. En liaison avec ce dossier le site internet du journal proposait, le même jour, l'adresse de sites permettant, dans ces trois domaines, de compléter son information (annexe 1).

« *Le sens commun est donc intriqué à la conscience des personnes, en tant qu'elles sont capables d'initiatives, capables de commettre et de corriger des erreurs* », souligne encore Habermas. Et de préciser : « *Il [le sens commun] affirme face aux sciences une structure de perspective qui obéit à sa propre logique<sup>20</sup>*. » Cette exposition de la science en « trois D » apparaît ainsi (même si cette causalité n'est pas explicitement pensée) comme la conséquence heureuse d'une réflexion pointue sur l'art d'informer dans

l'espace public complexe d'aujourd'hui. Elle montre que les journaux qui ont le souci de respecter leur mission première, peuvent « fabriquer » de l'information ou « construire médiatiquement » des événements d'une manière utile à la démocratie ■

### Notes

1. *Prescrire* (décembre 2004), tome 24, n°256, pp.857-858.
2. CRD : [www.york.ac.uk/inst/crd](http://www.york.ac.uk/inst/crd).
3. Une traduction littérale et sans doute malveillante nous amènerait à la proposition suivante : « Cognons sur les gros titres ». Il faut tenir compte néanmoins du sens de l'expression *to hit the papers* qui signifie : « être à la Une des journaux, faire les gros titres ». Une traduction que l'on peut supposer plus conforme aux intentions des auteurs stipulerait que le verbe *to hit* vient renforcer le mot *headlines*, soulignant ainsi un choix délibéré de se focaliser sur les « gros » titres de Une, ceux que le journal *Le Monde*, auquel nous nous intéresserons dans cet article, appelle le « titre manchette ». Dans *Le style du Monde*, édition 2004, il est ainsi défini : « *Réservé à la Une, il se caractérise par sa concision. L'événement dont il rend compte ou qu'il annonce assure son efficacité. Le titre manchette est suffisamment fort pour permettre de ne pas répondre à toutes les questions classiques : qui ? quand ? où ? quoi ? Les précisions nécessaires sont déclinées dans la sous-titraille avec des puces* ». Dans sa chronique du 21 novembre 2004, intitulée « Travaux pratiques », le médiateur du *Monde*, Robert Solé, précisait que la « manchette » était toujours accompagnée d'un dessin de Plantu et il ajoutait : « *Un quotidien ne peut plus se permettre d'annoncer un événement connu de tous [...] Il faut aller plus loin, anticiper ou interpréter, mais en respectant le contrat de lecture passé avec les lecteurs. Naguère et quand le Monde n'avait pas besoin de se battre pour gagner des lecteurs, les seules questions que la rédaction se posait implicitement étaient : qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui ? qu'y a-t-il d'important ? [...] Un troisième souci s'est imposé peu à peu : qu'est-ce qui fera vendre le journal ? On ne peut plus tabler sur un achat du Monde qui s'imposerait naturellement : il faut aller "chercher" le lecteur en lui offrant un quotidien attractif, dans le fond comme dans la forme. La lecture doit être un plaisir. Et l'ennui n'a jamais été une garantie de profondeur ou de rigueur. Cela n'implique ni tricherie, ni racolage. Un titre peut (et doit) être vif, mais à condition d'être exact* ».
4. La revue *Prescrire* informe que ces analyses sont mises en ligne sur le site de la *National Electronic Library for Health* : <http://nelh.nhs.uk/hth/archive.asp>. Ce site destiné aux professionnels est d'accès libre pour les patients.
5. MORIN Hervé (2005), « Sur *Realclimate.org*, des scientifiques traquent impostures et erreurs scientifiques », *Le Monde*, 02/01/05.
6. LE HIR Pierre (2004), « La société en mal de science », *Le Monde*, 22/12/04.
7. Au sens philosophique du terme tel que défini par Auguste Comte : observer les faits à l'écart de tout jugement de valeur et énoncer des lois.
8. THIAUDIÈRE Claude (1993), « En finir avec les naïvetés », *Le journal du Sida*, hors-série (« L'Épreuve des vérités »), mai 93.
9. DUCOL Claudine (1997), « Le scoop entre le savoir et l'opinion », *Communication et langages*, n°111, 1<sup>er</sup> trimestre 97.

10. art. cité.
11. BOUGNOUX Daniel (1995), *La communication contre l'information*, Hachette Coll. Questions de société.
12. Voir les travaux du Centre d'étude du débat public (CEDP), et notamment *Les Cahiers de Jerico-st*, n°1, 2, 3 et 4. (cedp@univ-tours.fr.).
13. *Libération*, 27 octobre 2004.
14. HABERMAS Jürgen (1992), « L'espace public, 30 ans après », *Quaderni*, n°18, automne 92.
15. HABERMAS Jürgen (1995), *Théorie de l'agir communicationnel*, tome 1, *Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*, Fayard Coll., « L'espace du politique », pp.98-118.
16. DERRIDA Jacques & Jürgen HABERMAS (2004), *Le concept du 11 septembre, dialogues à New-York (octobre-décembre 2001) avec Giovanna Borradori*, Galilée, page 70.
17. *Les Cahiers de Jerico-st*, n°3.
18. HABERMAS Jürgen (2002), « Foi et savoir », *L'avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral ?*, Gallimard, NRF essais, p.153.
19. *Ibidem*, p.157.
20. *Ibidem*, p.157.

## Annexe 1





*Annexe 3*

